

# Les larmes venues d'ailleurs

Valéry Meynadier

*« (...) Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront aussi en Allemagne et- permettez-moi d'évoquer cette chose terrible-, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère (...) Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en allemand. »*

Extrait d'une lettre écrite en 1946, de Paul Celan

Pour L. qui a croisé Lionel C.

**C'**était une journée de rage de dents. Que ça à l'horizon. J'enfile mon falzar, mon ticheurte. J'attends. Le maton ouvre la porte de ma cellule. Je descends. Un autre maton m'ordonne de me mettre dans la queue-leu-leu des promeneurs. J'ai beau lui dire, moi pas promenade, je vais chez le dentiste ! Je me rebiffe... Un jeune gaillard se retourne, me fait un clin d'œil, *J'avais des dreadlocks avant*, y me dit, se grattant son caillou

fraîchement rasé. *T'es en taule mec, tu dois passer par le portail électro*, y me conseille, histoire que je reste bien à ma place dans la queue leu leu, *T'as vu, on a le toubivioleur des bonnes femmes enceintes*, y me balance encore.

Je grogne que la perversion, c'est pas mon fort, mon fort, c'est les coffres fort. & je serre les dents, les poings, les yeux, le cul, moi tout entier. Envie de causer, le rasta tondu, y me lâche pas, *Ça nous détraque de naître que de là, d'un trou de bonne femme*. Derrière moi, y en a un qui répond, *C'est une affaire de nana l'accouchement, un sage-femme-homme, c'est le loup-garou qui rentre dans la bergerie, viols à répétitions, & le bébé à l'intérieur, hein ! Violée en plein dans le mille, la femelle !* & de ricaner salement.

Je serre les oreilles, j'avais oublié les oreilles. Me dit juste qu'une femme ne ferait jamais ça, tous ici, on y a été à l'intérieur d'une femme, & pas pour coïter mais pour naître !

« L'intérieur d'une femme »... Ça fait bien longtemps. Rien que d'y penser, ma rage de dents s'en va voir ailleurs.

Un maton vient vers moi, j'ai ma fiche à la main, me la prend sans façon, il m'aboie dessus, *Dentiste Cynthios !*

Sur le seuil du dentiste, j'attends encore. La taule, c'est l'attente à perpétuité. Salle d'attente géante. Je regarde les gars passer, à droite, à gauche, promenade, parler, & les portes sur hier s'ouvrent.

Hier, je marchais dans les rues, je buvais un kawa, un vrai, qui a de l'arôme, j'allais couler un bronze, paisible comme une vache avec son brin d'herbe... Ignorante de l'abattoir.

Les portes se referment.

J'y suis dans l'abattoir. Je me débats. J'ai trouvé refuge dans l'armoire qui sert de bibliothèque.

& une potesse, une matonne, une sympatoche, dodue & les yeux gourmands derrière ses binocles, me ramène des bouquins, des polars, de la psycho. Son dada, la psycho. *Faut que vous compreniez qu'on n'arrive pas là, par hasard*, elle insiste. Une haleine tourbeuse, le whisky, son vice caché, elle empeste. Depuis elle, l'expression « une bonne âme » est rentrée dans mon répertoire.

Je lui demanderais un jour, *Et vous, pourquoi ici ?*

Elle m'a donné un bouquin d'un certain Lacan. MDR. Là, quand ? Quoi ? Qui ? J'ai potassé. Pas du polar mais du noir, les sœurs Papins comme dévitalisées de leur crime. L'important, c'est : pourquoi, elles ont fait ça & pas comment... C'est vrai ça, pourquoi ? Le « Là Quand » demandait toujours à ses patients : « *Que veux-tu vraiment ?* »

Qu'est-ce que je veux, moi ?

Qu'on m'arrache cette putain de dent !

J'ai eu le droit aussi à un certain Oury. Où ? Rit ? Qui rit ? Il rit quand, là ? *Harakiri...* Je lui ai dit, *Vous le faites exprès*, & on a ri.

J'embarque des noms, des mots qui m'embarquent à leur tour. Refoulé. Motérialité. « Clefvage ».

Les pages qui tournent sous ma pogne me donnent l'impression d'avancer.

Entre les mots. Entre les lignes. Entre les livres. Entre les murs. Entre.

*Entre*, m'ordonne le raticheur. D'entrée me tutoie. *Assis*, il dit. Je m'exécute. J'ouvre grand la bouche. Il opère sans anesthésie. Dans le fond de ma bouche, tripatouille. Suis pas un assassin, mais cet'arracheur de ratiche qui prend son pied à faire souffrir, ce pervers, car c'en est un...

Tous les détenus de VLM rêvent sur sa mort.

Ça doit bien avoir une influence sur sa vie, non ?

& il me jette comme si déjà je n'étais plus dans son cagibi qui fait office de cabinet. Me dit rien, pas un regard, pas un mot, *Monsieur Cynthios, c'est fini...*

ça le dégueulasserait de dire mon nom ?!

*C'est fini* ? je demande, pour être bien sûr.

Là, j'ai le droit à un regard...

Entendu dire qu'il le faisait exprès, parfois, il arrachait du bel ivoire, bien sain, faisait exprès de se tromper de dents, & l'autre y repartait, souffrant deux fois plus.

Je sens la rage qui monte, je m'en vais.

Sur la cursive, je croise l'accoucheur violeur protégé par deux gorilles, j'ai vu sa photo à la télé... Il a fière

allure le sage-femme homme. Il peut, 2500 bonnes femmes enceintes, il a berné ! Pas l'air de, *Un petit doigt dans le vaginus ? Un doux va & vient ? Ça fait du bien hein ? Bien sûr, c'est juste pour vérifier votre col de l'utérus...*

Il posait des questions comme sur l'oreiller, j'ai entendu à la radio. *Plutôt vaginale, clitoridienne ?* & qu'elles répondaient sûrement pleine de bonne foi & de honte, & de passer à l'orgasme comme on passe à trépas.

À part que le trépas, ça fout pas la honte.

Plutôt la trouille.

Peux pas m'empêcher de me payer une pinte de rire cru. J'ai mal, d'un mal qui me pousse hors de moi. « Clefvage », qu'ils disent le Lacan & l'Oury, quand on souffre trop, on se coupe en deux, en dix.

Le maton qui ouvre la porte de ma cellule pige pas pourquoi je me marre, il a peur, referme la porte illico presto...

Dans ma tombe, je l'entendrais encore, ce clac de la porte sur ma tronche.

Douze ans, j'ai pris. Mes braquos étaient au poil. Jusqu'à cette pouf, pas pu la buter, elle a donné l'alarme, je l'ai vu faire, il aurait suffi de... Pas pu... Suis pas un assassin.

Pour obtenir une cellule, seul, j'ai fait une grève de la faim, trois mois. Plutôt leur laisser ma peau que de

partager ma paillasse avec un trio d'écervelés. Je suis un mâle alpha, moi.

Me prépare un kawa sans arôme. Putain, ça cogne dans ma gencive. Quand rien ne va plus, on appelle sa mère, c'est ça, hein ? Pas loin d'appeler ma mère ! J'y suis dans son ventre, au chaud, en sécurité. Aïe, elle se fait suivre par l'accoucheur violeur, il abuse de sa confiance, & de moi par la même occaZ'...

Parole, à ma sortie, j'le bute, & le raticheur dans la foulée.

Je m'énerve, ça fait du bien, j'ai moins mal. Je m'emballe me déballe me reballe, la cible : ma douleur, mais pour l'atteindre, j'ai besoin de maudire, n'importe qui, n'importe quoi, ça tombe sur toi, Violeur ! C'est du viol au pluriel ce que tu as fais là, un viol du futur. Enlève tes sales pattes du demain des gosses !

J'aimerais bien t'ouvrir le cerveau en deux ou en quatre, pour voir ce qui s'y passe... Autrement dit, parler avec toi, rentrer dans le dire avec toi, dans le saignant du langage, qu'est ce qui se passe, putain, dans ta putain de tête pour faire un truc pareil ?

Putain, je me sens mieux. Je verse le kawa dans la tasse, un tout petit peu moins mal ! Merci ! J'avale une première gorgée bouillante, m'étrangle avec la seconde car, ça parle dans ma tête ! *Ma putain de tête, Alpha de mes deux, elle te dit, viens t'y froter... Questionne au lieu de juger !*

Qui me parle ?

Je buvais simplement mon café. Pour corriger le tir, je me dis que je me suis répondu sans m'en rendre compte. Après tout, pourquoi pas ? Ou bien, admettons, j'entends des voix.

Sa voix à lui. On s'est matés trois millisecondes, lui & moi...

Les schizo, ça entend des voix. Suis pas schizo, ni pervers, ni tueur, un simple braqueur en taule, à VLM, près de Montpellier.

J'ai lu dans un bouquin de la matonne que l'excès de solitude pouvait t'amener des voix sur un plateau.

Vais jamais en promenade, vais devoir aller me froter au dehors. Peut-être bien que le raticheur a mis un émetteur dans le creux d'une molaire, & que c'est lui, cette poissarde réponse dans ma caboche !

Je deviens parano, il est temps d'aller faire un petit tour...

Dans la cour de promenade, je fais marcher les gambilles. Je respire en grand. C'est beau un ciel. Je passe à côté du rasta rasé, son idée fixe lui tient toujours compagnie. *Quel tableau de chasses, tu crois qu'il les comptait ?* Je l'entends dire. Celui d'à côté mime une masturbation frénétique, imite un cri coincé entre deux portes & vocifère, *Aujourd'hui, huit orgasmes...*

Ça glousse les mectons, l'homme sage-femme par ci, par là...

Moi, il a quitté ma tête. Ça fait du bien de marcher sous le soleil, même si les miradors, les barbelés, les trafics en tout genre, les roubignoles pleines qui débordent, même si, tous issus de la même classe sociale, tous des familles pourries, tous, violés, d'une façon ou d'une autre, je balaye tout ça d'un regard ; il est beau le ciel.

La dernière promenade, me suis pris une balle de tennis en pleine poire, envoyée par-dessus le mur. Pleine de shit le boulet jaune-fluo. Je revois encore le baraqué attrape-baballe me tomber dessus. Bastonnade générale. De mon côté, un bel œil au beurre noir. Lui, trois côtes cassées, mitard pour les deux.

Je me boirai bien un coup. Est-ce qu'il me reste du jus de pomme ? Je récapitule tout ce qui faut pour une bonne bibine : sucre, levure de bière, jus de pomme. Je fais macérer & le tour est joué. À moi la gueule de bois !

*Tu m'inviteras ?*

Je me retourne, qui a dit ça ? Personne. Pas l'ombre d'une ombre autour de moi.

*Un petit verre me ferait du bien, dit la voix.*

Mes mains se ruent sur mes oreilles comme si elles y pouvaient quelque chose.

Je rentre ma tête dans les épaules, me dirige vers un maton, m'apprête à lui demander d'ouvrir la porte,



quand la voix de plein fouet arrête mon élan. *Pourquoi tu m'en veux ?* elle demande.

C'est le rasta rasé qui m'a jeté un sort ou bien le raticheur ? Lequel des deux ?

Je ne suis pas fou.

*Elles jouissaient en silence. Certaines avaient honte,* dit la voix.

*Y a de quoi, non ?* je réponds, regardant fixement le vide en face de moi.

*Honte de jouir ?* dit la voix. *C'est vrai, j'avais honte de jouir moi aussi & de faire jouir mon père. Une honte jamais retrouvée. Tu crois que c'est ça ?*

*Pourquoi tu me parles ?* Je dis, me rapprochant du mur, comme si j'allais rentrer dedans. Veux pas que les autres voient mes lèvres bouger.

*J'aimais ces femmes,* dit la voix. *Toutes, & leurs progénitures aussi. Je n'ai plus honte. Elles m'ont guérie de ma honte. Il faut qu'elles apprennent, elles aussi. Je fais du shiatsu, Toi, qui aime les mots. Littéralement, ça veut dire « pression des doigts ». C'est pour communiquer avec le bébé. Avec les mains, sur le ventre, je faisais des touchers affectueux. Je suis spécialisé en haptonomie aussi, mot zarbi, tu iras voir dans le dico. J'ai 49 ans, je*

*Tais-toi,* je dis dans une brèche du mur, surtout, que les

autres ne me voient pas lui répondre. Je cherche ma douleur à la dent, m'y accrocher. Je n'ai plus mal du tout. La voix prend toute la place. Je suis pétrifié.

Une pensée me sauve, me raccroche à la réalité : la mère de ce type. Qui est-elle ?

Pourquoi faire ça à la mère ?

Aux mères ?

Je hurle, *Tais-toi !*

Une meute de regards se braque vers moi. J'ai hurlé, je crois, à la pleine lune dans le bleu du ciel, devant un mur.

Je n'aurais jamais la preuve qu'il est dans ma tête. Un maton se radine.

Me met sa patte sur l'épaule, *Ça va pas ?* il demande.

*Je veux rentrer*, je dis.

Il acquiesce.

Je suis un clebs terrorisé jeté en pâture au vide de sa niche.

De retour dans ma cellule, je reste sur mon pieu aux draps crades, la voix & moi, on discutaille, *Sur tes mêmes aussi, tu as ?* je me renseigne.

Je savais que ça arriverait, la taule, ça bousille les méninges.

Un rayon de soleil se promène au-dessus du lavabo, passe sur la photo de ma mère, me réchauffe le cœur.

Je m'approche de la photo, me penche vers elle. Pauvre femme. Violée elle aussi. J'avais quelques mois. Après son viol, plus pu s'occuper de moi. Confié à la grand-mère, le merdaillon. Une grand-mère fangeuse, avare... Si j'en ai voulu à ma mère ? Au violeur ? À ma mère, surtout. Le violeur, aux oubliettes.

Rien de pire pour un gosse, être abandonné.

Chez la pisse-vinaigre, j'avais froid, faim, manque de tout & de câlins en particulier. Suis devenu un braqueur pro.

Maman qui revenait de temps en temps ne m'a jamais parlé de viol, ça se dit pas, on n'en parle pas.

Je l'ai su par grand-mère Vinaigre.

Le rayon de soleil tombe sur un bouquin du Là Quand. En ces termes à lui, on pourrait dire, que ça remonte, tout remonte. Ma cellule tapissée d'inconscient dégobille. C'est ici, en taule que j'ai découvert l'inconscient.

& comment on déplace.

Le déplacement, c'est ton malheur oublié, tu le colles sur un malheur ressemblant, comme ça t'oublies sans oublier. Bonne conscience garantie. Je mets des mots qui parlent sur la voix. Je suis un alpha. En taule, on peut rester un cafard ou devenir un cerveau d'aigle.

Je me bats à coup de mots.

& de points & je me marre. Où rit ? & je ris...

Me suis jamais posé la question, ça fait quoi un viol ?  
Celui qui fait ça, c'est qui ?

Moi, j'ai jamais emmouscaillé une gonz. Une, en revanche m'a fait un moutard dans le dos, j'envoie de l'oseille, elle peut rien me reprocher, la mère de mon fils. Rien. Stéphanie, elle s'appelle. Le petit ; j'ai oublié.

*Indigne*, ricane la voix.

De nouveau là.

Cette fois, je me lève, je tambourine à la porte de ma cellule, *Je veux voir un médecin, j'entends des voix, je veux des cachetons, je veux ma mère*. Personne ne vient.

Demi-tour.

Je me rassieds sur ce qui me sert de lit, un rectangle de mousse, cradingue, d'une sueur qui n'est pas la mienne.

Là quand qui quoi où rit ?

J'essaie d'étouffer la voix avec des mots, il me manque des mots, l'enterrer cette putain de voix.

Je m'allonge, je respire, les yeux fermés, j'essaie de penser.

*Je faisais jouir. Quel mal à ça ?!* demande la voix.

*Tu leur demandais la permission ?* Je réponds le plus doucement possible. J'ai peur de m'entendre.

*Pourquoi donc ?* questionne la voix. *La jouissance dit oui.*

*Pas besoin d'autorisation écrite pour ça.*

*Tu te trompes*, je réponds, cette fois, avec vigueur, *une jouissance peut dire non. Et tu l'as connu, tu l'as dit tout à l'heure. Le violeur, c'est le oui contre le non. Même puissance mais c'est le non qui l'emporte, se répand partout après, dans le moindre recoin de ta putain de vie. Nononononon- & je*

me mets à hurler Nonononononon.

*Je jouissais pas, moi, pleurniche la voix.*

*Je me redresse, l'invective, Espèce de taré, le pouvoir que tu avais sur tes petites poupées enceintes, c'était pas une jouissance ça ? Jouir c'est seulement spermer ?! Tu as fait ton nid dans l'empreinte des bourreaux, ils t'ont eu jusqu'à la moelle. Tu reproduis ce que tu as subi... Tu n'es qu'un duplicata.*

Putain, les mots que je balance !

En même temps, je me bazarde un direct du droit ! Je m'y attendais pas mais faut que ça cesse !

Putain, ça fait mal, ça fait du bien, je suis sonné. J'avais oublié, j'ai fait de la boxe.

Pas d'écho, j'ai gagné mais je me mets à chialer comme un gosse !

& l'autre avec moi, il n'y a pas que mes larmes sur mes joues, je le sens...

& mon gosse, il pleure lui aussi sûrement, quelque part...

Pas eu de père. Je ne suis que le duplicata de cette absence.

Qu'est ce qui m'arrive ?

Je m'en fous de ce gamin.

Est ce moi là qui castagne la porte de ma cellule ?

En même temps, assis sur mon lit, les yeux fiévreux, la bouche révulsée, bavant du sang.

Je m'entends hurler que, *Je veux sortir*, que, *J'ai un fils* & mes poings commencent à saigner.

Qu'est ce qui m'arrive ?

Je suis où ?

Je me répands contre la porte de ma cellule.

Personne ne vient.

Personne ne viendra.

Ils ne viennent jamais.

Elles peuvent hurler.<sup>[1]</sup> Les mômes peuvent dire non.

Leur non est encore au stade d'un duvet de poussin.

Broyé bientôt dans la machine.

Ma porte me soutient, je pleure sur elle. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais je chiale, comme une femme, comme un gosse, comme jamais, sur moi, sur eux, sur le monde...

J'ai un fils.

## L'auteure

Art-thérapeute, animatrice philo auprès des enfants & animatrice d'ateliers d'écriture en milieu carcéral, Valéry Meynadier a commencé très tôt l'école de la vie. C'est là où elle a rencontré l'écriture, elle avait six ans. Plus jamais quitté. Entre prose & poème, un stylo-saxo, elle cherche le swingue, elle a trouvé sa langue proème. Elle trace dans moult revues, Supérieur Inconnu, Travioles, Grèges, Monsieur Toussaint Louverture, Pourtant, Méninges, Bad to the bone, Lapsus, Insistance, Étoiles d'encre, ETC- jusqu'à la Rue Saint Ambroise... Autrice de deux romans : Ma mère toute bue & Centaure. Un récit : Divin Danger & deux recueils de poésie : La morsure de l'ange & Présent défendu...

Elle anime aussi avec des normophates, pas seulement des cas limites ; à la Maison Populaire de Montreuil & chez elle, elle a mis en place un laboratoire d'écriture. Sur sa porte, en exergue, Nietzsche : « Il faut avoir une musique en soi pour faire danser le monde ».

